Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

PROJET de traduction (avec observations du traducteur)
Peter Bichsel :
« Il n'y a qu'une seule langue. »

Mesdames, Messieurs,

Je tiens à vous féliciter d'avoir créé votre groupe de travail : guidée par la pure abnégation, votre entreprise est courageuse. Apparemment, vous êtes une majorité d'enseignantes et d'enseignants de langue. La création de votre groupe de travail est un aveu de votre part et la reconnaissance de la plus grande efficacité d'un professeur de chimie francophone ou d'une professeure d'éducation physique et sportive. Vous vous êtes sabordés vous–mêmes aujourd'hui : je vous en fais le compliment.

Mais vous savez aussi que ce n'est pas si grave, car les groupes de travail ne sont pas créés, en général, pour être efficaces. Ils le sont simplement pour exister, ce qui n'est pas rien. Être-là, c'est déjà quelque chose. D'ailleurs, vous n'allez pas disparaître en tant que professeurs de langue, car apprendre une langue et l'enseigner est autre chose qu'apprendre ou enseigner une langue étrangère.

Le concept de langue étrangère est un concept singulier. Le monde entier ne parle que des langues étrangères, sauf nous. Qui que nous soyons, nous parlons une langue et tous les autres une langue étrangère.

Le tenancier de bar new-yorkais, que sait-il de notre pays ? Il sait bien sûr qu'il y a des vaches, des montagnes et une industrie horlogère. Il sait aussi qu'en Suisse on ne parle pas trois langues, mais quatre. Cela il l'affirme avec certitude et me questionne sur le nom de la quatrième langue.

Une telle situation me remplit de confusion : en minorant un peu mes compétences, je dirais que je ne sais pas le romanche. D'ailleurs, je ne vis pas dans une Suisse quadrilingue, mais dans un pays où ma propre langue est une langue étrangère. Mes compatriotes confédérés, des touristes, ont raconté des craques à ce barman. Ils lui ont expliqué que la Suisse était quadrilingue, alors qu'elle est unilingue comme toute autre région du monde. Même ici, le français et l'allemand sont des langues étrangères. Il y a comme un brin d'arrogance dans ce mythe du plurilinguisme suisse dont nous parlons aux barmen du monde entier. Car si la Suisse est quadrilingue, alors les Suisses le sont aussi. Soit dit en passant, nous, les Suisses, sommes persuadés que nous sommes les seuls à maîtriser des langues étrangères, que ni les Britanniques, ni les Allemands surtout n'en sont capables. Nous croyons, en quelque sorte, au plurilinguisme comme à un bien commun de la confédération : certes, moi, citoyen suisse, je ne parle pas les quatre langues, mais nous, citoyens suisses tous ensemble, nous les parlons.

Il y a des êtres humains qui parlent une langue et d'autres qui parlent une langue étrangère. Ceux qui parlent une langue étrangère, ce sont toujours les autres : ils sont différents de nous, ils ont beaucoup plus de tempérament, mais ils sont soit plus superficiels, soit plus profonds que nous.

Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

Sans parler de leur âme slave ou de leur mélancolie lusitanienne ! Nous tous – et moi avec - sommes le centre et le juste milieu : celui qui est triste, l'est plus que moi, celui qui est joyeux, le manifeste plus que moi aussi. Étranger, c'est être meilleur ou pire, jamais pareil. Il n'y a que nous – et donc moi - à garder la mesure.

J'étais récemment en Norvège. Savez – vous que les Norvégiens n'ont pas l'apparence de Norvégiens, mais de gens comme nous ? J'étais aussi en Slovaquie – un pays perdu, oublié – et les Slovaques n'ont pas non plus l'apparence de Slovaques. Ils ont deux jambes, deux oreilles, deux yeux et une voix, la même que nous, qui leur sert à parler. À la tonalité de leur voix, on sait quand ils sont tendres ou en colère, quand ils expriment un ordre ou une demande polie.

En somme, nous aurions à nous habituer à catégoriser ces langues unes et uniques, réalisées par le larynx, la langue et les lèvres, comme des langues et non comme des idiomes étrangers.

Tout ceci n'était qu'entrée en matière et *captatio benevolentiae*, avant d'aborder mon sujet. Pour moi, pour moi seul, la langue commence avec la traduction de la Bible par Luther. La langue allemande moderne ne pouvait naître d'elle-même : elle est née d'une traduction. Elle provient tout autant du latin vulgaire que de l'hébreu, dont Melanchton a tant parlé à Luther et avec tant d'insistance. Elle doit sa filiation avec le moyen haut-allemand, non pas seulement à des hasards étymologiques, mais à la ferme volonté de Luther de les transposer dans l'allemand moderne.

Ainsi, depuis les origines,
« *Dieu créa le ciel et la terre. Mais la terre n'était que tumulte et qu'erreurs, que ténèbres dans le tourbillon originel. Le souffle de Dieu comme un ouragan sur le front des eaux*[1] » (d'après Buber, Martin, 1954, p. 9 et 2004).

Non, ce n'est pas de Luther, et pourtant, c'est bien sa langue, la langue vigoureuse, la langue allemande de Luther. Ce texte trouve son origine dans les difficultés ou plutôt dans les joies de la traduction du texte hébreu par Martin Buber et Franz Rosenzweig, en 1926. La phrase « *Es gibt nur Eine Sprache*/ Il n'y a qu'Une langue », où la majuscule de « une » renvoie à celle de Lui, de Dieu, cette phrase, je l'ai trouvée chez Franz Rosenzweig. Dans sa postface à une traduction de Judas Halévi, le grand poète judéo-espagnol du 12ème siècle, il écrivait ceci : « Il n'y a qu'Une langue, qu'un langage. Il n'est pas de particularités d'une langue qui ne se retrouve en germe dans une autre, que ce soit dans les variétés dialectales, les comptines enfantines, les langues des

[1] "Am Anfang schuf Gott den Himmel und die Erde. Die Erde aber war Irrsal und Wirrsal. Finsternis über Urwirbels Antlitz. Braus Gottes schwingend über dem Antlitz der Wasser." Traduction au moyen des indications de Buber lui-même (ouvrage cité) (N. du T.). La « Traduction œcuménique de la Bible » (T.O .B) est beaucoup plus sage : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de la terre ; le souffle de Dieu planait à la surface des océans. » (T.O.B. 2004, p. 65)

corps constitués »[2] (Reichert Klaus, 1993, pp. 12-13). Buber et Rosenzweig voulaient créer une Bible, dans laquelle les Juifs allemands pourraient lire et comprendre l'hébreu en allemand ; ils avaient aussi pour ambition de faire entrer de l'hébreu dans la langue et dans la culture allemandes. Enfin, ils tenaient à reprendre l'entreprise de Luther, de manière aussi nouvelle et surprenante que celle-ci l'était à son époque.

(2 = page 2 du document APEPS.)
Une seule langue : cela signifie aussi, en fin de compte qu'il n'y a pas de langue étrangère. Les exemples abondent, qui prouvent que la connaissance des langues étrangères ne vainc pas le racisme. Eichmann[3], par exemple, savait le yiddish. J'ai entendu parler récemment d'un Suisse, qui parle plusieurs langues étrangères, dont des langues asiatiques rares. Voici peu de temps, il s'est associé au monde néo-nazi et écrit des pamphlets véhéments sur les prétendus mensonges de la Shoah. Mais, selon toute vraisemblance, il ne connaît que des langues étrangères et non d'autres langues.

Le grand avantage des autres langues est d'être constamment traduisibles. Aucune langue du monde ne pourrait survivre sans les autres. La langue n'est apparue que lors de la construction de la Tour de Babel, car une langue ne se développe que par la confrontation à d'autres langues. Sans pluralité de langues, il n'y a pas de langue[4].

La difficulté à la traduire est le grand inconvénient de la langue que l'on parle. Elle résiste à l'interprétation et donc à la transposition[5].

---

[2] „*Es gibt nur Eine Sprache. Es gibt keine Spracheigentümlichkeiten der einen, die sich nicht, und sei es in Mundarten, Kinderstuben, Standeseigenheiten, in jeder anderen keimhaft nachweisen liesse*" résonne comme une réponse à l'affirmation de Walter Benjamin („Die Aufgabe des Übersetzers" 1923 / La mission du traducteur") selon laquelle toutes les langues découlent d'une même origine et reviennent à celle-ci (cité par Brenner Michael „Jüdische Kultur in der Weimarer Republik", traduction allemande de l'original en anglais - 2000, Beck, München, p. 119.). **Reichert, qui cite cette affirmation de Rosenzweig, la commente ainsi :" *Was also zunächst sich anhört wie eine Selbstentfremdung der eigenen Sprache, ist gemeint als eine Erneuerung ebendieser Sprache auf Grund ihrer eigenen Virtualität, die nur erst in einer anderen Sprache voll entfaltet war.*/ Ce qui se comprend au premier abord chez l'individu comme un détachement de sa propre langue, est pensé comme un renouvellement de celle-ci au moyen de ses virtualités propres, qui ne se réalisent complètement que dans une autre langue. " (Reichert, 1993, p. 13.). Rosenzweig évoque la créativité de la langue née dans ses confrontations avec d'autres langues.**
Barbara Ellen Galli n'est pas la seule à faire remarquer que Rosenzweig ne distingue pas explicitement langue et language « *R. does not explicitly distinguish between the words « speech » and « language ». The German « Sprache » mean both »s*. (Barbara E. Galli (1995, p. 297) « Translating, Translation and Translators » McGill, Queen's University Press, 1995). Selon elle, la thèse de Rosenzweig est que la langue/ langage est une (« In the Nachwort to the Halevi book , Rosenzweig is explicit « There is only one language » (p. 297). Pour Rosenzweig, la langue est attachée à la personne. « *One speaks, then another translates* ». Quand l'un parle, l'autre traduit ensuite dans sa langue ce qu'il a compris.

3. Adolf Eichmann (1906-1962) est un fonctionnaire de haut rang de l'Allemagne nazie et un membre des SS. Il fut responsable de la logistique de la solution finale. Il organisa notamment l'identification des victimes de la solution finale et leur déportation vers les camps de concentration. (N. du T.).
[4] C'est la notion de la démarche contrastive dans l'acquisition linguistique, surtout dans les situations de diglossie (allemand suisse – hochdeutsch – alsacien – allemand standard..) mais aussi au sein des langues romanes proches par nature (italien – espagnol). Il n'est pas étonnant que ce soit un Suisse alémanique qui y fasse référence.
[5] *reflektierbar*

Les pensées qui me viennent ici m'impressionnent moi-même. Je vais donc m'efforcer d'être plus simple et continue par une anecdote. Au pied d'un grand vaisseau, dans le port de Rotterdam, un Suisse porte un petit paquet à la main. Tout en haut, un matelot est accoudé à la balustrade. Le Suisse l'interpelle : « *He Sie, chönteder das Päckli am Kapitän gäh ?* Eh, toi, tu pourrais pas donner ce paquet au capitaine ? ». Comme le matelot ne réagit pas, le Suisse répète sa question. Mais comme le matelot ne réagit toujours pas, le Suisse réfléchit longtemps et crie « Français ? parlez-vous français ? » Toujours pas de réponse. « Êtes-vous italien ? Parlez – vous italien ? » Accoudé au bastingage, le matelot ne bouge toujours pas. Le Suisse essaie avec l'espagnol. Enfin, il obtient une réponse : « *Si, seňor, habla español* / Oui, Monsieur, je parle espagnol. » Soulagé, le Suisse lui crie, toujours dans son *schwyzerdütsch*[6] « Alors, tu pourrais pas donner ce paquet au capitaine ? »

C'est une blague, mais j'en ai fait une histoire. Celle-ci s'arrête trop tôt, sur la chute de l'histoire drôle. Car le fin du fin de l'histoire – et non de l'histoire drôle – est de savoir si le paquet est arrivé jusqu'au capitaine. Je présume que oui. Si les deux comparses de l'histoire ne se sont pas vraiment compris, ils ont établi un contact langagier grâce au mot *español*. Ce mot, auquel le matelot a réagi par la voix, a créé le contact. Il ne leur restait ensuite qu'à trouver une langue, une langue bricolée[7] pour l'occasion, n'importe laquelle, pour surmonter la difficulté de compréhension. Je suis sûr que le capitaine a reçu le paquet.

Je pense à la grande frayeur langagière que j'ai eue sur les quais de la gare d'Assouan, en Égypte. Pour me rendre à Assouan, j'avais pris, au Caire, le train, un merveilleux train de luxe avec des wagons – lits. Mon voisin dans le compartiment du wagon-lit était un pompier du Caire, un officier. Il se rendait à un congrès de trois jours sur la lutte contre les incendies. C'était un homme très simple et amical, qui ne donnait pas l'air d'être un officier. Je lui ai dit que j'étais écrivain. Il avait dans ses bagages une pile de livres en arabe. Il ne lisait que des livres sur la religion, mais il lisait beaucoup, m'a-t-il dit. Après le plaisir à voyager ensemble, nous avons pris congé l'un de l'autre peu avant Assouan en nous empêtrant dans les adieux et dans les difficultés linguistiques. Je me suis retrouvé dans la gare d'Assouan, seul avec ma frayeur, celle d'avoir compris. C'était une frayeur semblable à celle éprouvée par Moïse d'avoir compris Dieu, que nul ne comprend. Sur le quai seulement, je me suis rendu compte que mon voisin de compartiment ne savait pas un mot d'anglais et que moi, je ne connaissais qu'un mot d'arabe, *choukran*, merci. Mais j'étais tout à fait sûr qu'il allait à un congrès de sapeurs-pompiers et que l'un des ses fils était médecin. Je n'avais plus aucune idée de la manière par laquelle nous nous avions dit cela. Je ne me souviens ni de mots, ni de gestes. La seule chose dont j'étais sûr, c'est que je le savais.

[6] Allemand suisse (variétés d'allemand parlées en Suisse alémanique). Il est plus juste de parler d'allemand suisse que de suisse allemand. Plus loin, Peter Bichsel cite une de variétés du *schwyzerdütsch*, le zurichois. On pourrait y ajouter le bâlois, le bernois et d'autres (N. du T.)

[7] « *Irgendeine selbstgemachte Sprache »,* une langue établie entre les partenaires avec les moyens linguistiques dont ils disposent ; cette situation, si elle se généralise, peut voir s'établir un *pidgin*.

Sans doute, Moïse a-t-il connu la même aventure, avant de revenir dans la vallée avec les Tables de la Loi. Peut-être, dans son effroi, est-ce dans son effroi qu'il les a brisées [8]?

Je ne sais plus comment nous avons fait pour nous comprendre. Tout ce que je sais, c'est qu'un langage, des langues se sont établies entre nous. Si deux êtres humains, originaires de n'importe où, se rencontrent quelque part, par exemple dans une situation d'urgence, une langue va s'établir entre eux et leur permettre de se comprendre. Comme dans l'affirmation de Rosenzweig, une langue et une seule.

Une autre anecdote, une histoire vraie. J'avais eu la grande joie de rencontrer le grand structuraliste Roman Jakobson. Toute une nuit, nous avons bavardé de choses et d'autres et mis en rage une germaniste qui voulait l'entretenir de choses sérieuses. Roman Jakobson ne savait pas, combien de langues il connaissait. On disait de lui qu'il les savait toutes. J'ai voulu savoir quelle était sa langue maternelle. Il ne le savait pas. Je lui ai demandé, dans quelle langue il calmait son chien quand celui-ci montrait les dents. Il n'a pu me répondre. Et, quand je lui ai demandé de me dire, approximativement, combien de langues il connaissait, il m'a répondu qu'il n'en maîtrisait qu'une seule à la perfection, la langue indo-germanique. J'ai tenu cela pour de l'humour jusqu'à ce que je sois tombé sur la citation de Rosenzweig. C'est sans doute ce que Jakobson avait voulu dire, qu'il ne connaissait en réalité qu'une langue.
Il n'avait su répondre à aucune de ces questions que l'on pose dans ce cas : « Comment apprend-on une langue, dans quelle langue rêvez-vous, dans quelle langue pensez-vous? ». Je crois avoir entre temps trouvé la réponse. Il rêvait, pensait dans une seule langue, la langue des êtres humains, celle produite par le larynx, la langue et les lèvres.

Le pompier et moi, je m'en souviens, avions parlé au moyen de notre larynx, de notre langue, de nos lèvres. Et ainsi, une langue était née entre nous, même pas dans une situation d'urgence, seulement par amitié. Cette langue a un nom : c'est la langue des êtres humains.

(3)
L'ignorance de cette vérité - selon laquelle il n'y a qu'une langue - a conduit à la création de langues artificielles, l'esperanto par exemple.

Depuis, nous avons notre langue mondiale. Nous désignons par là l'anglais, certes à tort. Mais les Anglo-Saxons et surtout les Américains font preuve de générosité et ne nous contredisent pas. Je maîtrise moyennement cette langue. Mon fils la parle à la perfection, sans avoir jamais été ni en Grande Bretagne ni aux États-unis, même sans l'avoir étudiée au collège ou lors de leçons particulières. Cette langue s'est développée chez lui : ce n'est ni l'anglais, ni l'anglo-américain, rien que la langue mondiale, que par hasard l'on appelle aussi l'anglais. Cette langue mondiale

[8] Lorsque Moïse redescend du Mont Sinaï, portant les deux tables, «les tables, c'était l'œuvre de Dieu, l'écriture, c'était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables », il comprend que son peuple vient de rompre l'alliance à peine conclue : « Or, comme il approchait du camp, il vit le veau [d'or] et les danses. Moïse s'enflamma de colère; il jeta les tables, et les brisa au pied de la montagne. (Exode, 32, 19). (Traduction œcuménique de la Bible – TOB 2004, p. 212). À comparer avec la version de Martin Buber (1956, p. 244): « *Wie er (Mosche) dem Lager nahte/ und sah das Kalb und Tänze, / entflammte Mosches Zorn, / er warf aus seinen Händen die Tafeln/ und zerschmetterte sie unten am Berg. »*

anglaise est une langue très pratique, utile même pour exprimer des faits personnels, intimes ou poétiques. Elle se réfère d'ailleurs toujours à son modèle, l'anglais et ramène toujours à celui-ci. Il y a aussi des gens, des employés d'hôtel par exemple, qui savent les deux langues, l'anglais mondial et l'anglais national. Mais ils ne parlent pas la même langue avec moi et avec des Américains.

Quand de jeunes Norvégiens, Portugais et Américains se rencontrent, ils s'entretiennent toujours dans cette langue ; mais le seul qui doit l'apprendre au préalable, c'est l'Américain. Il l'apprendra avec la même facilité qu'un Alaman[9] l'allemand moderne. En effet, la langue mondiale du Portugais est une variante de la langue maternelle de l'Américain. On peut aussi mentionner dans ce contexte le pidgin, cette langue de communication des 17ème et 18ème siècles, formée sur la syntaxe et les phonèmes chinois ainsi que d'un lexique anglais minimal, adapté du principe de création lexicale du chinois. Les Anglais avaient certes plus de difficulté à l'apprendre qu'un Chinois. Mais, déjà à l'époque, c'était de leur part une performance généreuse, mais non désintéressée, pour pratiquer le commerce. Même les puristes anglais faisaient passer la compréhension avant la préservation de la langue.

Les Français se plaignent - et à juste titre – que leur langue n'est plus la langue mondiale. Peut-être le français aurait-il été plus adapté à ce rôle. Mais le français a un inconvénient de taille : les Français n'étaient pas prêts à mettre leur langue en libre usage, à la libre disposition des autres locuteurs. Que les juges du tribunal constitutionnel français soient chaleureusement remerciés, d'avoir coupé court à des tentatives isolationnistes du français et retiré une loi raciste à l'égard des langues : en effet, la langue précède les langues et sans pluralité de langues il n'est pas de langue[10].

À l'école plurilingue en tout cas, j'en suis persuadé, les puristes n'ont rien à faire. Il ne me déplairait pas de la voir appelée l'école d'une seule langue, l'école de la langue UNE.

Voici deux mois, j'étais l'hôte d'un lycée bilingue slovaque à Poprad. L'enseignement y est délivré en slovaque et en allemand et l'allemand parlé par les élèves était le même que le mien. Poprad est situé dans les Basses Tatras, n'importe où donc, de notre point de vue. J'étais émerveillé de voir que l'on apprend l'allemand n'importe où et sans motif : ce serait beau si cela était vrai. Je voudrais que cela fût vrai ou le devînt un jour, car pour l'instant tout cela se fait encore au prix d'une certaine crispation. Dans cette région, vivait avant la guerre une forte minorité germanophone, les Allemands des Carpathes. Comme toute l'histoire, leur histoire est

[9] Par « Alaman », Bichsel désigne les populations germanophones issues de l'ancien peuplement alaman (5-6ème siècles) et parlant depuis l'alémanique, en l'occurrence les Suisses alémaniques ou Suisses allemands. (N. du T.)

[10] En réalité, le Conseil constitutionnel n'a pas demandé le retrait de la de la loi du 4 août 1994, dite loi Toubon, sur l'emploi de la langue française. Il en a simplement retiré tout ce qui faisait obligation aux locuteurs privés d'employer une terminologie prescrite par un organisme officiel. La loi adoptée après les corrections du Conseil constitutionnel n'a pas vocation à préserver la pureté du français en faisant la chasse aux mots étrangers : elle porte sur la présence du français dans le monde et non sur son contenu. Elle marque la volonté de maintenir le « droit au français » et à la créativité des locuteurs. (Délégation à la langue française et aux langues de France (DGLF) 2006 : « L'emploi de la langue française : le cadre légal »)
. http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/publications/cadre_legal.pdf

tout sauf pure. À présent, la République fédérale allemande finance cette école. Financer les écoles a du bon, c'est clair et il faut le dire : même les écoles germanophones sont de bonnes écoles, et même en Slovaquie, pays pauvre, il y a des riches et des moins riches. Pourtant, cette école bilingue n'est pas l'école d'une minorité linguistique allemande très pauvre et de plus en voie d'extinction, mais l'école de ceux qui ont les moyens financiers de fréquenter une bonne école. Les élèves se présentent à *l'Abitur* allemand. En fin de compte, ils fréquentent une bonne école et apprennent de surcroît l'allemand. Tout cela est compliqué, je le sais, et je m'en tiens là.

Ce que je veux dire simplement, c'est que les arrière-pensées démentent les bonnes intentions. Si votre idée d'une école plurilingue se résume à un truc nouveau pour réparer un peu la honteuse situation linguistique suisse, alors autant l'abandonner.

Nous n'avons pas besoin de nouveaux trucs, pour apprendre un peu d'allemand, d'italien ou de français au peuple suisse. Nous avons en effet assez d'expérience pour savoir que les trucs n'ont jusque ici servi à rien.

Vingt ou trente jeunes gens se rassemblent souvent dans le bistrot de mon village. Leurs amies, de très belles jeunes femmes pomponnées, les accompagnent, mais leur sujet de discussion favori, ce sont les autos. Ces Italiens et Italiennes de la deuxième génération, on les appelle avec mépris les *Italos*. Ils aiment à parler l'italien chez nous. Ce n'est d'ailleurs pas leur langue, c'est celle de leurs parents. Eux ont appris une deuxième langue, l'allemand, la langue de la rue. Ils maîtrisent la langue de leurs parents à la perfection, et passent toujours, sans s'en apercevoir, au suisse allemand[11]. Mais il est étonnant que ces jeunes, dans leur majorité, aient échoué à l'école. Surprenant, que leur compétence linguistique unique[12] ne les ait pas avantagés dans leur parcours scolaire. Que, dans l'école suisse, maîtriser parfaitement deux langues fédérales n'ait pas constitué un avantage pour eux.

Je me demande sérieusement, si leur pratique langagière particulière[13] les aurait avantagés dans une école plurilingue. J'aimerais que vous, mon public, répondiez à cette question. À défaut, je vais y répondre moi-même.

Malheureusement non. Quelle que soit la qualité présente et future de l'école, la société n'attend pas d'elle qu'elle forme les êtres, mais seulement qu'elle les sélectionne et les distingue et - dans le meilleur des cas, - forme les meilleurs. Elle lui demande de sélectionner ces *Italos*, excusez le terme. Cette attente de la société s'impose et s'accomplit, sans que l'école puisse s'y opposer. (4) Sauf que l'école est désarmée face à des élèves qui savent déjà quelque chose. Elle vit du principe qu'apprendre est difficile. Si apprendre une langue se faisait sans peine, alors il n'y aurait pas besoin de l'école pour cela. Car à l'école, on apprend l'effort et non des contenus.

---

[11] Langue qu'il serait d'ailleurs plus juste d'appeler l'allemand suisse, le *Schweizerdeutsch*.

[12] « Ihre Ein-Sprachigkeit » : la psycholinguistique parlerait de bilinguisme simultané, dans lequel la fonction langage se construit dans deux langues et non dans une seule

[13] « Ich frage mich enrnsthaft, ob ihre Einsprachigkeit denn ein Vorteil wäre für sie...". Par *Einsprachigkeit*, Peter Bichsel ne pense bien entendu pas au monolinguisme, mais à la langue propre à ce groupe social qui mélange deux langues. On pourrait presque parler de sociolecte ?

Revenons à ces Italophones de la deuxième ou de la troisième génération. Ils parlent la langue de leurs parents à la perfection, mais l'italien n'est ni leur langue maternelle, ni leur langue. Il en est de même de leur allemand. Ils n'ont pas grandi dans deux langues, comme cela arrive à beaucoup d'individus – par exemple ceux qui ont une mère anglaise, un père français et vivent avec leurs parents en Espagne. Ces *Italos* (excusez une nouvelle fois l'emploi du terme) parlent une langue combinant de l'italien et de l'allemand, une autre langue en somme qui est devenue leur langue. Ils partagent cette situation langagière avec de nombreux jeunes de leur âge et peuvent s'entretenir entre eux dans cette langue. Le changement continu de langue les amuse, comme un jeu de rôles bien à eux. D'ailleurs, ce sont bien plus des *Svizzeros* que des *Italos*. La région a créé les conditions de leur langue distinctive. Ce *svizzero* ne résulte pas d'un mélange de langues, c'est une langue double qui s'est établie comme leur langue commune.

Apprendre des langues est un non-sens, car la langue doit émerger d'elle-même. Elle s'impose par sa nécessité – je veux me montrer amical avec le pompier égyptien – ou elle s'établit parce que j'en ai un besoin urgent et que j'en fais immédiatement l'effort. On ne bricole pas la langue, on ne la convoque pas, elle doit s'établir d'elle-même. L'école Uni- (écrivez le préfixe en majuscule) et plurilingue serait une chance, mais elle devrait perdre l'habitude d'enseigner une langue comme une langue étrangère. La problématique qui se pose à votre groupe de travail, c'est la mise en question de l'école en tant qu'école, et en tant qu'école de la performance et de la sélection. Les *Svizerros* ne parlent que cette langue une, leur bi-langue. Ni une troisième ni une quatrième ne représenteraient de problème pour eux. Mais, je le rappelle, ils ont été en échec dans notre école. Alors, je vous pose la question de savoir si vous avez l'intention de leur éviter cet échec, car votre école serait, d'après la représentation que je m'en fais, l'école de la langue une et multiple. En tout cas, je serais heureux si des touristes helvétiques allaient convaincre mon barman new-yorkais que la Suisse est le pays d'une langue une. Je serais ravi que le tenancier ne m'interroge plus sur le nom de la quatrième langue, mais sur les conditions originales, étonnantes qui font qu'en Suisse, on écrit cette langue Une avec majuscule.

Une autre anecdote, à présent, encore une anecdote suisse, d'un pays qui n'est plus depuis longtemps quadrilingue. En effet, on y parle aussi le turc, l'espagnol, le galicien et le serbo-croate, même si ses locuteurs ne veulent plus qu'on l'appelle ainsi. Voici donc cette anecdote, qu'un ami m'a racontée récemment.

Son beau-père est espagnol et travaille comme maçon en Suisse. Il est très fier de savoir parler l'italien, de le savoir à la perfection, car sur les chantiers, il travaille avec beaucoup d'Italiens. De ce fait, le beau-père est content d'accompagner ses enfants en Italie pour les vacances. Lors de son séjour, il est très fier de s'attabler dans un restaurant et de passer la commande en italien. Mais, à chaque fois, il se met en colère parce que les serveurs en Italie ne comprennent pas "son" italien. Il arrive sans doute la même mésaventure à ses collègues de travail italiens en Espagne, ainsi qu'aux maçons suisses en vacances dans l'un ou l'autre pays. La langue que le beau-père a apprise sur les chantiers, c'est un excellent italien, l'italien des chantiers. Entre ouvriers italiens et espagnols s'était établie une langue, non pas par hasard, mais pour la communication. Cette langue, c'est vraiment de l'italien, une forme d'italien périphérique, qui constitue d'ailleurs une

excellente base pour apprendre l'italien standard, celui du Centre de la Péninsule. Bref, quel que soit l'italien qu'il a appris, il parle certainement un meilleur italien que moi.

Ajoutons à ce débat ce qu'écrivaient les élèves de l'école de Barbiana à leur ancienne institutrice (L'école de Barbiana, 1972) :
« Du reste, il faudrait s'entendre sur ce que c'est que la langue correcte. Ce sont les pauvres qui créent les langues et qui ne cessent de les renouveler à l'infini. Les riches codifient les langues, pour pouvoir se payer la tête de ceux qui ne les parlent pas comme eux. Ou pour les recaler.

Vous dites que le Pierino du docteur écrit bien. Bien sûr, il parle comme vous. Il est de la (même) Maison.
Mais la langue que parle et qu'écrit Gianni, c'est celle de son père. Lorsque Gianni était petit, pour radio il disait « lalla ». Et son père lui faisait observer, tout sérieux : « On ne dit pas « lalla », mais l' "aradio".
Ce sera bien, si c'est possible, que Gianni apprenne lui aussi à dire radio. Votre langue pourrait lui servir. En attendant, ça n'est pas une raison pour le mettre à la porte de l'école. « Tous les citoyens, sans distinction de langue, sont égaux. » C'est la Constitution qui l'a dit en pensant à lui.[14] *»*

Même le concept "langue maternelle/ langue de la famille" mérite d'être mis en doute. Ma petite fille de Zürich a pour maman, une native de Soleure et pour père, un Bâlois. Depuis son plus jeune âge, elle parle la langue du pays, le *Zürichdeutsch,* l'allemand dialectal de Zurich. Ceci ne choque personne et va de soi : la langue n'est pas transmise, elle s'impose d'elle-même. Même la défense et l'illustration de la langue locale – ce bon vieux dialecte - a des relents racistes. Par ses évolutions, la langue s'enrichit au lieu de s'appauvrir. Il y a des raisons à ce que nous, locuteurs des variétés dialectales suisses, utilisions de plus en plus les mots de l'allemand moderne en les adaptant à la phonétique alémanique. Nous vivons depuis un certain temps dans l'allemand moderne et ma petite-fille de cinq ans parle un merveilleux allemand standard : à cet effet, elle positionne différemment les organes vocaux - larynx, langue et lèvres - et prend grand plaisir à cette imitation réussie. Elle n'y a été incitée par personne. L'allemand standard qu'elle a entendu à la télévision l'a amusée, elle le trouvait comique. Certes, son enseignant de l'école primaire risque de ne pas accepter cette attitude, et c'est dommage. Le jeu de rôles est considéré chez nous comme imitation ironique et inconvenante. Cela est sans doute la raison pour laquelle les Suisses

[14] (N.duT.) Texte français adapté de la traduction de Michel Turlotte, après lecture du texte italien d'origine :
« *senza distinzioni di lingua*
Del resto bisognerebbe intendersi su cosa sia lingua corretta. Le lingue le creano i poveri e poi seguitano a rinnovarle all'infinito. I ricchi le cristallizzano per poter sfottere chi non parla come loro. O per bocciarlo.
Voi dite che Pierino del dottore scrive bene. Per forza, parla come voi. Appartiene alla ditta.
Invece la lingua che parla e scrive Gianni è quella del suo babbo. Quando Gianni era piccino chiamava la radio lalla. E il babbo serio: "Non si dice lalla, si dice aradio".
Ora, se è possibile, è bene che Gianni impari a dire anche radio. La vostra lingua potrebbe fargli comodo. Ma intanto non potete cacciarlo dalla scuola.
"Tutti i cittadini sono uguali senza distinzioni di lingua". L'ha detto la Costituzione pensando a lui.
(Scuola di Barbiana : « Lettera à una professoressa. », Libreria editrice fiorentina, Florence, 1967)
http://lapoesiaelospirito.wordpress.com/2008/02/29/lettere-a-una-professoressa/
(N. du T.)

alémaniques ont des complexes avec les langues, même la leur, en elles-mêmes et pour elles-mêmes. Car une langue est toujours imitation, jeu de rôle. Elle est humour et causticité. Si le Suisse de Rotterdam avait su cela - mais c'était, n'est-ce pas, un Suisse allemand - s'il l'avait su malgré tout, le paquet aurait fini par aboutir chez le capitaine.

J'ai participé à un salon du livre en Norvège. Une soirée de lecture a été consacrée à un poète irakien qui, à ma grande surprise, a présenté ses poèmes de manière non pas pathétique, mais très pragmatique : il m'a convaincu ainsi que sa langue était une langue. Dans le public, personne ne comprenait certes cette langue d'Irak[15]. Malgré cela, le poète soulignait le lyrisme de ses textes avec de grands gestes explicatifs et son traducteur en donnait la version norvégienne. Je ne comprenais ni l'une ni l'autre, mais l'épisode vécu m'a rendu sensible au merveilleux dialogue de deux langues, qui, pour les auditeurs norvégiens, est resté une énigme[16]. Non pas un dialogue de deux langues, mais le dialogue de deux êtres avec leur langue personnelle qui, en tant que telles, ne m'étaient plus ni étrangères ni différentes. Elles ne formaient qu'une langue.

On aurait dû m'y rendre sensible ou j'aurais dû m'en apercevoir au bon moment. Simplement me rendre attentif à la facilité des langues. Me dire que chacune d'entre elles n'est rien d'autre qu'une forme du langage humain, non pas une forme étrangère, mais une forme très personnelle et humaine. J'ai ressenti le norvégien et l'arabe ou le kurde iraquiens comme deux formes d'une même langue. Certes, je n'ai rien compris, mais cette incompréhension justement m'a aidé à comprendre que deux êtres humains disaient sensiblement la même chose dans deux formes langagières différentes.

Je sais, je suis un rêveur et je sais que ce que dont je rêve, même l'école plurilingue ne peut le réaliser, pour la simple raison qu'elle doit faire la preuve de son utilité, à peu près comme en Slovaquie l'école de Poprad pour des garçons et des filles des couches moyennes et supérieures.

Je ne dis pas cela par pur esprit de dénigrement[17]. Il y a un début à tout. Après tout, votre projet ne consiste pas à enseigner une langue « étrangère », il s'agit d'un projet plurilingue. Je suis sûr, voyez-vous, que la connaissance de langues dites étrangères ne peut défaire les frontières nationales – connaître plusieurs langues n'empêche pas d'être raciste. Seule la formation, le goût de la formation personnelle peuvent réellement abattre le racisme.

---

[15] Peter Bichsel écrit « Im Publikum verstand wohl niemand irakisch.". Il n'y a pas de langue unique en Irak, où l'on parle, outre l'arabe (75% d'arabophones), surtout l'arabe mésopotamien, le kurde ou des variétés de kurde (18%), l'assyrien et l'arménien, le persan et d'autres langues, dont l'araméen.
Leclerc Jacques « L'aménagement linguistique dans le monde ». Université Laval, Québec, 2009
http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/
Il aurait été intéressant de connaître la langue du poète mentionné.

[16] parce qu'ils n'écoutaient que l'une des expressions, celle du traducteur- interprète (N. du T.). Peter Bichsel, quant à lui, ne comprenant ni l'une ni l'autre des langues, est attentif à ce qui les rapproche et à ce qu'elles expriment de commun.

[17] « Ich meine das nicht als Miesmacherei. »

D'ailleurs, le terme "mies"dans "*Miesmacherei*"- un mot fondamentalement allemand, d'après le Duden –vient de l'hébreu[18]. Ce constat me fait penser à Rosenzweig. Les langues devaient autrefois avoir été beaucoup plus proches à une époque où l'habitat humain n'était pas aussi dense qu'aujourd'hui. Les mots ont leur origine. Les linguistes devaient y penser, lorsqu'ils épurent la langue, mais c'est le nationalisme, et non la langue, qui est le but de leur entreprise. À ce propos, je me souviens de ce scientifique copte, que j'ai rencontré autrefois au Caire. Il avait écrit la première grande œuvre de référence sur les origines de la langue arabe. Pour cette raison, on l'avait mis en prison, on l'avait torturé, car selon ses adversaires, la langue arabe n'avait d'autre origine que Dieu. Ce n'est pas ainsi que je voudrais entendre la majuscule de Une, dans « il n'y a qu'une langue ». La langue vient de l'homme, elle se transforme et s'enrichit dans l'usage, dans l'usage conscient - j'en veux pour preuve les efforts des féministes pour modifier la langue – mais aussi dans l'usage quotidien.

Donnez libre accès à la langue et à son usage, sortez la langue des placards des puristes[19] et laissez-nous nous en servir, même au risque de la transformer.

« L'apprentissage du langage est bien supérieur à l'apprentissage des langues[20] », a écrit en 1807 l'écrivain allemand Jean-Paul dans son Traité de l'Éducation » la "Levana[21]". Lui, qui parlait plusieurs langues avec aisance, ne pensait pas qu'à la langue allemande, mais à la langue tout court.

Permettez-moi de reprendre cette affirmation : « Apprendre le langage est plus noble qu'apprendre des langues[22] ». (Richter Jean-Paul, 1987)

C'est sur cette affirmation que j'ai commencé mon allocution ; jusqu'ici, vous étiez des enseignants et enseignantes de langues étrangères, dans l'école nouvelle vous pourrez devenir des enseignants de langue, car, je le répète une troisième fois, apprendre, enseigner la langue est une entreprise plus noble que d'enseigner des langues. Il n'y a qu'une langue. Et si à présent les plus

[18] En réalité de l'hébreu [mé'is] par le yiddisch mìs = schlecht, verächtlich, mauvais, méprisable (Duden). (N. du. T.)

[19] Littéralement : sortez cette maudite vaisselle d'apparat des armoires et laissez-nous y manger, au risque de la briser.

[20] « *Sprache-Lernen ist etwas Höheres als Sprachen –Lernen* » écrit Jean Paul, qui continue ainsi « *und alles Lob, das man den alten Sprachen als Bildungsmittel erteilt, fällt doppelt der Muttersprache anheim, welche noch richtiger die Sprachmutter hieße"* (Jean Paul (1811): „Levana oder Erzieh-Lehre. Siebentes Bruchstück, Kapitel 2 , § 131. / «L'étude du langage est bien supérieur à l'étude des langues, et tout ce qu'on dit en faveur des langues anciennes comme moyens de culture s'applique encore bien mieux à la langue maternelle qui mériterait d'être appelée mère du langage. » et le texte continue ainsi : « Chaque langue nouvelle ne se comprend que dans ses rapports avec la première ; le signe primitif est désigné de nouveau, et toutes les langues se forment successivement d'après la première. » Jean-Paul considère la langue maternelle comme la mère des langues, car c'est à travers elle que l'enfant apprend le langage parlé. Il transfère ensuite cette compétence à toutes les autres langues apprises au cours de sa vie. (N. du T.).

[21] La Levana était, chez les Romains, la déesse Levana était la déesse protectrice des nouveaux-nés. Le père plaçait l'enfant nouveau-né aux pieds de la statue de la déesse, s'il n'était pas sûr d'en être le père. Il l'élevait dans ses bras vers elle, quand il reconnaissait sa paternité (Levana, du verbe *levare*, élever). (N. du T.)

[22] La traduction proposée diffère ici volontairement de celle d'Alain Montandon (1983) : le texte de Jean Paul évoque, pour moi, non l'étude des langues et du langage, mais leur apprentissage.

courageux et les moins courageux aussi d'entre vous me demandent quelles langues ils devront maîtriser, ma réponse sera toujours, une seule, celle du langage humain. Et si cette réponse ne vous suffit pas, je vous renvoie à Jakobson.

Puis-je achever mon intervention par une observation dans ma langue à moi ? J'ai réussi aujourd'hui pour la première fois à réfléchir sur ce thème de la langue, sans me lamenter continuellement sur l'insuffisance de mes connaissances dans les langues étrangères. Je m'en suis reconnaissant et j'exprime aussi ma gratitude à mon ami Klaus Reichert. Je voudrais lui dédier cet exposé, car, par son petit opuscule sur le livre de Rosenzweig et de Buber (« *Zeit ist's*/ Il est temps »), il m'a ouvert les yeux sur quelque chose de très simple, à savoir que la langue est une forme du langage humain et n'est pas étrangère.

Lorsque voici 15 ans, j'ai exposé mes « *Erfahrungen beim Fremdsprachen lernen*/ Expériences d'un apprenant de langues étrangères », je me complaisais encore à des lamentations sans fin.
Malgré tout, je vais finir ma conférence par les mêmes lamentations. Je me cite moi-même et vais vous lire la fin d'un des mes récits, « Hugo » :

« Pourtant son histoire est autre[23].

Vous ai-je déjà raconté les moments passés avec lui, en silence, devant un verre ? Je ne vais pas vous cacher qu'il est naturellement devenu quelqu'un. Car ceci est une histoire et dans les histoires, on devient toujours quelqu'un.

Après ses quatre années d'apprentissage, il aurait pu, par exemple, reprendre ses études dans un internat catholique et réussir le baccalauréat. Il aurait pu y développer sa passion pour les livres anciens, en pensant à sa tante aveugle. Il aurait pu devenir arbitre de foot, superviser une rencontre entre le Real Madrid et le S.V. Hambourg (Hamburger Sportverein), figurer dans les titres chocs de la presse pour un but controversé. Ou alors, il aurait pu, après son apprentissage, n'apprendre rien d'autre que des langues étrangères, l'albanais, le kurde et l'araméen, le houssa et le slavon ancien, le gaélique et le catalan, mais en aucun cas le français.

Mais ce n'est pas son histoire. C'est la mienne, je lui ai survécu et je me retrouve seul, dans un bistro. Là, dans le silence et dans le vacarme, son silence me manque.

Qu'est-il advenu de lui ? Il est mort, j'étais sur sa tombe et me disais : sous cette tombe, voici ce qui reste de ses connaissances en albanais et en gaélique.
Son silence, sa paix sont là, sous la terre, et pourrissent. [24]*»*

Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

(Conférence tenue par Peter Bichsel, docteur honoris causa, à l'occasion de la création du groupe de travail pour la promotion du plurilinguisme et de l'enseignement plurilingue en Suisse.)

Bibliographie[25]

Martin Buber (2004) : Une nouvelle traduction de la Bible. Paris, Bayard, traduction par Marc de Launay de « Zu einer neuen Verdeutschung der Schrift », Verlag Jakob Hegner in Olten (Schweiz), 1954. et : « Die fünf Bücher der Weisung, verdeutscht von Martin Buber, gemeinsam mit Franz Rosenzweig/ Le Pentateuque, transposé en allemand par Martin Buber et Franz Rosenzweig" , Verlag Jakob Hegner in Olten (Schweiz), 1954.

Klaus Reichert (1993): Zeit ist's/ Il est temps. La traduction de la Bible de Franz Rosenzweig et de Martin Buber dans son contexte. » *Sitzungsberichte der wissenschaftlichen Gesellschaft an der Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main,* Stuttgart, Franz Steiner Verlag. Tome 31, n° 1-1993, pp. 12 et 13.

L'école de Barbiana (1972) « Lettre à une maîtresse d'école, par les élèves de l'école de Barbiana », traduit de l'italien par Michel Thurlotte. Paris, Mercure de France, 1972.

Jean-Paul (Richter, Jean-Paul Frédéric, dit Jean Paul) « La Levana ou Traité de l'Education » Œuvres Complètes, Tome 1/5, Munich, Éditions Carl Hanser, 1987, Septième fragment, deuxième chapitre (« Je renonce à indiquer la page, parce que je cherche des lecteurs, même chez les enseignants, pour toute cette œuvre de Jean-Paul », note Bichsel). – « Levana ou Traité d'éducation », introduction, traduction et notes de Alain Montandon, Editions L'Âge d'homme, Lausanne 1983, page 209.

« Didactique et méthode de l'enseignement du français à partir de la 475ème année scolaire », Berne, Bulletin d'information de la Conférence des directeurs de l'Instruction publique », 1980, n° 24 et Bichsel, Peter « Des maîtres d'école et de l'enseignement », Hambourg, collection Luchterhand, 1987, pages 52 et suivantes./ "Didaktik und Methodik des Französischunterrichts vom 475. Schuljahr an", Bern: Informationsbulletin EDK 24/1980, S. 77-89 und Peter Bichsel, "Schulmeistereien", Hamburg: Sammlung Luchterhand, 1987, S.52ff.

---

[23] Dans la première partie du récit, Peter Bichsel narre l'histoire d'un personnage qui lui ressemble et qui ne lui ressemble pas, comme tous les personnages de ce recueil. À propos d'un vieil homme à la tête ronde, pensif devant son verre à l'auberge, Bichsel fait l'inventaire des possibles, annoncée par une amorce unique : « Pourtant son histoire est autre ». Il s'agit tantôt d'un jeune homme à qui la vieille tante aveugle lit des extraits des « Heidi » de Johanna Spyri dans une édition en braille, c'est-à-dire en lisant avec les doigts, le regard vide au plafond, ce qui fait amuse le jeune garçon qui prend goût à la lecture intérieure, pour soi. Tantôt, à la sortie de l'école primaire, on le met en apprentissage dans un hôtel de l'Engadine. Mais Hugo décide de devenir laborantin, enfourche un vélo volé pour se rendre à Bâle, chez Ciba et réussit le concours d'admission à l'apprentissage. La suite du récit commence là.

[24] La nouvelle (p. 79) est extraite d'un recueil intitulé « Zur Stadt Paris ». En exergue du livre, Peter Bichsel a porté la mention : « In Langnau im Emmental gab es ein Warenhaus. Das hieß Zur Stadt Paris. Ob das eine Geschichte ist?"/ À Langnau, commune de l'Emmental, il y avait un magasin à l'enseigne « À la Ville de Paris ». Serait-ce aussi une histoire? " Ce texte se retrouve aussi dans le livre, sous le titre évocateur « Sehnsucht/Nostalgie".

[25] C'est la bibliographie citée par Peter Bichsel.

Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

Bichsel Peter (1993) « Zur Stadt Paris - Geschichten / À la Ville de Paris. Nouvelles.», Frankfurt-am-Main, Suhrkamp Verlag, „Hugo" p. 79 à 83

Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

Observations du traducteur

Les lignes ci-dessous expriment la crainte éprouvée par le traducteur devant sa témérité et la hardiesse de l'entreprise. La logique de l'écrivain est toute entière fondée sur son intuition et effectue des rapprochements que le scientifique besogneux n'aurait jamais osé tenter. C'est la grande chance des écrivains et poètes et c'est pour quoi nous ne devons jamais tenter de nous passer d'eux, même s'il nous en coûte.

1. Langue et langage

Le fil conducteur (der Leitfaden) de toute la conférence de Peter Bichsel est fondé sur l'ambivalence du terme *Sprache* qui lui est inspirée par Franz Rosenzweig (« *Es gibt nur Eine Sprache »*) et sa polysémie : à la fois langue et langage *(« Rosenzweig does not explicitly distinguish between the words « speech » and « language ». The German « Sprache » mean boths. »* (Barbara E. Galli, 1995, p. 297). Peter Bichsel joue sur la dualité du sens: même si les les êtres humains ne parlent pas la même langue, ils s'inventent une langue – « bricolée pour l'occasion » - à partir des langues qu'ils connaissent pour communiquer. Mais, dans cette situation, ils utilisent aussi toutes les ressources du langage oral et gestuel. La communication est bien langue et langage à la fois. La langue est une et multiple, pure et composée. C'est l'italo-svizerro dont parle Bichsel ou l'italien des chantiers, sociolectes formés à partir d'idiomes différents, ou encore le pidgin anglo-chinois. Dans l'école plurilingue, que Bichsel appelle aussi l'école de la langue Une, les puristes (*die Sprachreiniger*) n'ont rien à faire ; au lieu de faire la chasse aux barbarismes et néologismes, les enseignants doivent se soucier d'ajuster les connaissances acquises à la langue parlée dans le pays. C'est pourquoi leur tâche est nouvelle : il s'agit pour eux de se maintenir au courant de l'évolution des langues et, en place d'une pédagogie des erreurs à (« *Wir lernten sozusagen alle Schwierigkeiten der französischen Sprache – nicht Französisch, nur die Schwierigkeiten. »* (Bichsel, 1985, P. 60), de pratiquer une démarche active d'acquisition de la langue fondée sur l'immersion, l'instrumentalisation de la langue, le la sur-sollicitation légère des apprenants, le droit à l'erreur et à la reformulation (Jean Petit, 2001, p. 82 à 86).

Cette ambivalence du terme *Sprache* permet aussi à Bichsel de jouer sur les significations spécifiques du singulier (*die eine Sprache/* la langue) et du pluriel (*die Sprachen, alle Sprachen, Fremdsprachen/* les langues autres, étrangères*)*. Il le fait par exemple en tentant de rassurer son auditoire « […] Vous n'allez pas disparaître en tant que professeurs de langue, car apprendre une langue et l'enseigner est autre chose qu'apprendre ou enseigner une langue étrangère. »

Mais curieusement, il ne revient guère, sinon de manière allusive, sur ce constat pédagogique, qui confie une nouvelle mission aux enseignants, celle d'aider les apprenants à structurer la langue apprise par la pédagogie de l'immersion. On retrouve pourtant cette idée dans des citations, comme celle de l'écrivain allemand Jean-Paul (Richter) dans un ouvrage datant de 1806-1811 (« Levana ou Traité d'éducation »[26]). « *Sprache-Lernen ist etwas Höheres als Sprachen – Lernen und alles Lob, das man den alten Sprachen als Bildungsmittel erteilt, fällt doppelt der*

[26] Cf. la bibliographie de Peter Bichsel.

Muttersprache anheim, welche noch richtiger die Sprachmutter hieße" (Jean Paul, 1811). « Apprendre le langage est plus noble qu'apprendre des langues**.** »

Enfin, l'une des idées –clefs du texte est aussi que la langue ne se révèle, ne se développe vraiment qu'au contact d'autres langues. C'est le sens de la citation de Rosenzweig que Peter Bichsel a trouvée grâce à Klaus Reichert : la créativité de la langue naît et se consolide dans ses confrontations avec d'autres langues. C'est le sens de la référence à la Tour de Babel (« Denn Sprache entsteht nur durch Sprachen, und ohne Sprachen gibt es keine Sprache / car une langue ne se développe que par la confrontation à d'autres langues. Sans pluralité de langues, il n'est pas de langues ») et c'est aussi le sens que Reichert donne à l'affirmation de Rosenzweig (note 2).

2. Langue ou langage?

« *Sprache-Lernen ist etwas Höheres als Sprachen –Lernen und alles Lob, das man den alten Sprachen als Bildungsmittel erteilt, fällt doppelt der Muttersprache anheim, welche noch richtiger die Sprachmutter hieße"* (Jean Paul, 1811). À la différence de son traducteur francophone, Alain Montandon, je préfère situer cette affirmation non dans l'étude de la langue : *(«L'étude du langage est bien supérieur à l'étude des langues, et tout ce qu'on dit en faveur des langues anciennes comme moyens de culture s'applique encore bien mieux à la langue maternelle qui mériterait d'être appelée mère du langage. »*), mais bien dans le processus d'apprentissage ou, comme diraient les psycholinguistes, d'acquisition de la langue : « Apprendre le langage est plus noble qu'apprendre des langues ».

Le langage et tous les moyens du langage oral et écrit s'apprennent une seule fois, nécessitent simplement quelques ajustements pour être transférés à l'apprentissage d'une langue seconde, selon un processus que la didactique de l'immersion connaît bien (bilinguisme consécutif, précoce ou non). Mais la fonction langage peut aussi se construire dans deux langues également prestigieuses, à condition que le milieu familial, social et l'école les considère comme telles et prend appui sur l'une et l'autre, ce qui n'est pas le cas des groupes sociaux (Les *Svizerros*, le maçon espagnol..) dont il évoque les tribulations. Les fonctions du langage acquises dans la L1 ou dans L1+L2 (bilinguisme de naissance) s'adaptent aux habitudes culturelles des langues : elles doivent donc s'adapter à la L2 ou à la L3, selon le cas. Exemple possible : l'argumentation est une spécificité du français, mais elle n'est pas pratiquée en chinois (relativisation de la vérité), voire en allemand.

Bichsel aborde ainsi sans les nommer – et en se refusant sans doute à le faire – les concepts de bilinguisme additif, soustractif, de bilinguisme simultané ou consécutif, de bilinguisme de masse et de bilinguisme d'élite. Cette attitude lui permet de se situer à un autre niveau, celui de l'approche de l'humain et de sa pratique langagière originale, mais traduit aussi la méfiance du positivisme scientifique. Elle oblige en tout cas l'auditeur, le lecteur à reconsidérer totalement sa connaissance du sujet.

L'idée que l'école a son rôle à jouer dans la maîtrise des langues acquises ou en voie d'acquisition constitue l'autre trame du fil conducteur sans que l'auteur le formule de manière didactique : à l'auditeur, au lecteur de construire cette notion évidente, à partir d'une invite initiale déjà citée («Vous n'allez pas disparaître en tant que professeurs de langue etc. «) en l'appliquant tour à tour aux jeunes *Italos/ Svizerros* ou au maçon espagnol.

Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

« Jusqu'ici, - dit Bichsel -vous étiez des enseignants et enseignantes de langues étrangères, dans l'école nouvelle vous pourrez devenir des enseignants de langue. »

3. Apprentissage d'une langue dite étrangère

L'autre problème soulevé par le texte est celui de l'apprentissage d'une langue qui résiste, en l'occurrence le français. Plusieurs incidentes et allusions, en passant, montrent que le problème est patent : les langues de la Confédération helvétique sont des langues perçues dans le pays même comme étrangères : « Même ici, le français et l'allemand sont des langues étrangères. » La situation linguistique de la Suisse est sans doute perçue comme douloureuse et décrite comme « honteuse », constat un peu dur, mais qui s'explique si l'on songe au mythe du plurilinguisme suisse. « Nous n'avons pas besoin de nouveaux trucs, pour apprendre un peu d'allemand, d'italien ou de français au peuple suisse. » Bichsel renvoie en passant à une conférence prononcée le 18 mai 1979 à Soleure, publiée ensuite en 1980 dans le « Bulletin d'information de la CDIP, et reprise dans le recueil « Schulmeistereien (1989) : « *Erfahrungen beim Fremdsprachenlernen* », dans laquelle il relate ses difficultés avec le français. Les difficultés sont dues à des enseignants qui font passer la langue dans sa pureté, dans sa justesse avant une démarche d'apprentissage autorisant les essais et les erreurs. Le lecteur d'aujourd'hui aura tendance à dégager les causes de ces difficultés dans une pratique pédagogique inadaptée et au-delà, dans une maîtrise insuffisante de la langue réelle par l'enseignant qui se cantonne à la forme académique de la langue. Tous ces constats peuvent s'appliquer et s'appliquent à l'enseignement de toutes les langues. Mais le rappel récurrent et allusif des démêlés de Peter Bichsel avec le français - Hugo, le personnage de la nouvelle, étudie toutes les langues, « mais en aucun cas le français » - fait penser à d'autres explications, à un blocage et un antagonisme culturels qui font que l'allemand est une langue étrangère pour les Vaudois tout comme le français pour les Alémaniques avec toutes les difficultés, souffrances que cela entraîne.

Daniel Morgen
F-68000 COLMAR
daniel.morgen@wanadoo.fr

Références bibliographiques utilisées pour la traduction
(autres que celles données par Peter Bichsel lui-même).

Brenner Michael „Jüdische Kultur in der Weimarer Republik", traduction allemande de l'original en anglais - 2000, Beck, München,

Barbara E. Galli (1995, p. 297) « Translating, Translation and Translators » McGill, Queen's University Press, 1995

Jean Paul (1983) : « Levana ou traité d'éducation, introduction, traduction et notes d'Alain Montandon ». Lausanne, Éditions L'âge d'homme.

Leclerc Jacques « L'aménagement linguistique dans le monde ». Université Laval, Québec, 2009

Peter Bichsel, 1994 : Conférence tenue à l'occasion de la création de la future Association pour le plurilinguisme en Suisse (A.P.E.P.S.) « Es gibt nur Eine Sprache » – Version française établie par Daniel Morgen. © DM – août- septembre 2009

http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/

Petit Jean, 2001, « L'immersion, une révolution », Colmar – Jérôme Do Bentzinger.

T.O.B. Traduction œcuménique de la Bible. Paris, Éditions du cerf. 10ème édition, 2004.